
Préhistoire de l'Afrique centrale

Partie II

F. van Noten

avec la collaboration de :

P. de Maret, J. Moeyersons, K. Myuya, E. Roche

L'Afrique centrale dont il sera question dans ce chapitre couvre le Zaïre et quelques pays limitrophes: la République du Congo, le Gabon, le Rio Muni, le Centrafrique, le Rwanda, le Burundi et l'Angola.

Dès la fin du XIX^e siècle, cette partie du continent a attiré l'attention des archéologues, mais les recherches y sont restées très dispersées.

Les premiers chercheurs qui se sont intéressés à l'Afrique centrale ont d'abord voulu y reconnaître des périodes semblables à celles décrites en Europe. C'est X. Stainier qui tenta une première étude d'ensemble en 1899, mais c'est à J. Colette que revient le mérite d'avoir entrepris des fouilles dès 1925 (Bequaert, 1938). Toutefois on peut dire que la recherche scientifique n'a réellement pris de l'extension qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Depuis lors, des études systématiques ont été effectuées par J.D. Clark en Zambie et en Angola, R. de Bayle des Hermens en Centrafrique, J. Nenquin au Rwanda et au Burundi, G. Mortelmans, J. de Heinzelin et H. van Moorsel au Zaïre, et par la Société préhistorique et protohistorique gabonaise au Gabon.

Au Zaïre, les travaux se sont surtout développés depuis la création de l'Institut des musées nationaux en 1970.

Toutefois nos connaissances demeurent très inégales. Si Colette avait fait œuvre de pionnier en réalisant la première étude chrono-stratigraphique, son exemple fut trop rarement suivi et dans beaucoup de parties de l'aire envisagée nos connaissances reposent uniquement sur des récoltes de surface. Mais il faut se rendre compte que l'archéologie se heurte en Afrique centrale à bien des difficultés. Certaines régions se prêtent mal aux fouilles

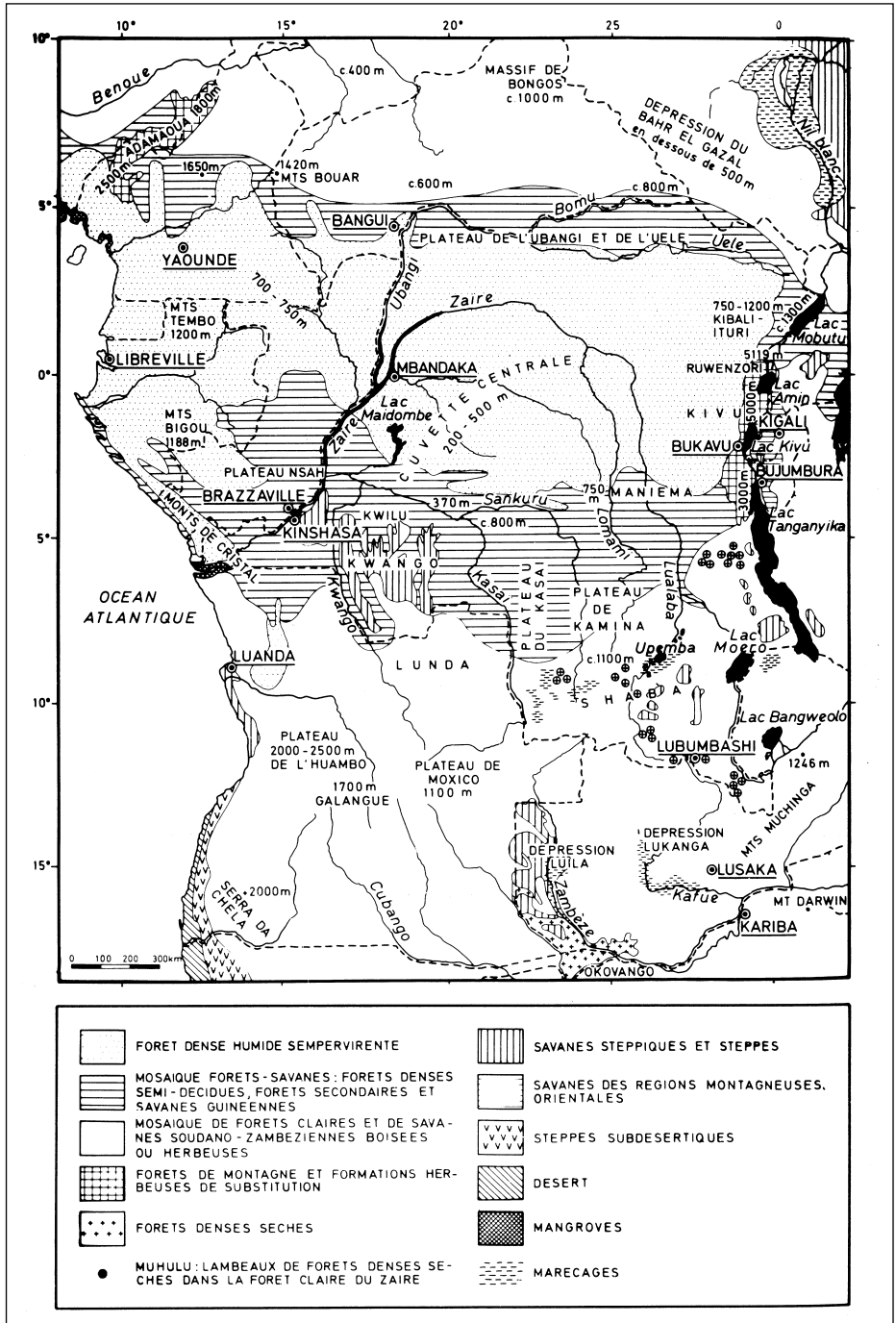


Fig. 1. Carte de l'Afrique centrale avec indication des zones végétales.

en raison d'épaisses cuirasses latéritiques comme on les rencontre au Nord, tandis que, en forêt même, les prospections sont difficiles.

D'autres facteurs compliquent encore la tâche; en général, les conditions climatiques et l'acidité des terrains n'ont pas permis la conservation des restes osseux, ce qui explique leur absence dans la plupart des sites étudiés. Il existe cependant des exceptions notamment à Ishango et à Matupi où le milieu calcaire a favorisé une bonne conservation du matériel.

La nomenclature a sans cesse été révisée et les subdivisions ont été très souvent remises en question. La succession des âges de la pierre ancien, moyen et récent, entrecoupés de périodes intermédiaires ne semble plus admissible, ni chronologiquement, ni même typologiquement. Après une période de tentatives de classements rigoureux, on en revient donc à considérer comme très relatives et provisoires ces grandes catégories.

L'étude de sites nouveaux fouillés et datés systématiquement confirme cette façon de voir. Citons comme exemple l'âge de la pierre récent: en 1959, J.D. Clark situait le début de cette époque vers 7500 BP. En 1971, nous obtenions pour la grotte de Munyama en Ouganda, une date de C. 15 000 BP (Van Noten, 1971) et six ans plus tard, l'industrie microlithique de Matupi est estimée à environ 40 000 BP (Van Noten, 1977). Il y a donc manifestement des contradictions entre la classification ancienne et les découvertes récentes.

Alors que partout dans le monde les archéologues commencent à s'intéresser surtout à la façon de vivre de l'homme préhistorique en étudiant son environnement et en essayant de comprendre les rapports qu'il entretenait avec son milieu, la préhistoire en Afrique centrale est restée très longtemps l'étude de la typologie et de la chronologie. Dans cette nomenclature, la place faite à l'homme est minime.

Plutôt que de dresser le catalogue exhaustif de sites qui ne recouvrent le plus souvent que quelques trouvailles de surface, nous nous attacherons ici aux trop rares fouilles systématiques qui ont fourni des éléments de datation: Ishango, Gombe, Bitorri, Kamoia, Matupi et Kalambo, quitte à étoffer ces données dispersées par des informations complémentaires apportées par l'étude d'autres localités.

Nous sommes plus que jamais convaincus qu'il est impossible d'établir de grandes aires culturelles bien définies. Nous devons nous borner à constater la présence de l'homme à un moment déterminé, sans pouvoir encore répondre à la question: s'est-il développé sur place ou venait-il d'ailleurs? Il est certain qu'il s'est adapté dès la première heure à des milieux bien définis ayant leur climat, leur flore et leur faune propres. Ces milieux, le chasseur-récolteur primitif devait les explorer afin de survivre et déjà le choix du matériau présent dictait ses gestes lors de la fabrication d'outils. Il est clair que l'homme a dû répondre de façons différentes aux conditions créées par la diversité des environnements de l'Afrique centrale. Il en résulte l'existence d'aires distinctes qui parfois montrent des traits communs mais en même temps des adaptations régionales, voire locales, qui ne s'expliquent pas par un simple déterminisme de conditions écologiques changeantes; il serait cependant prématuré de parler d'aires culturelles.

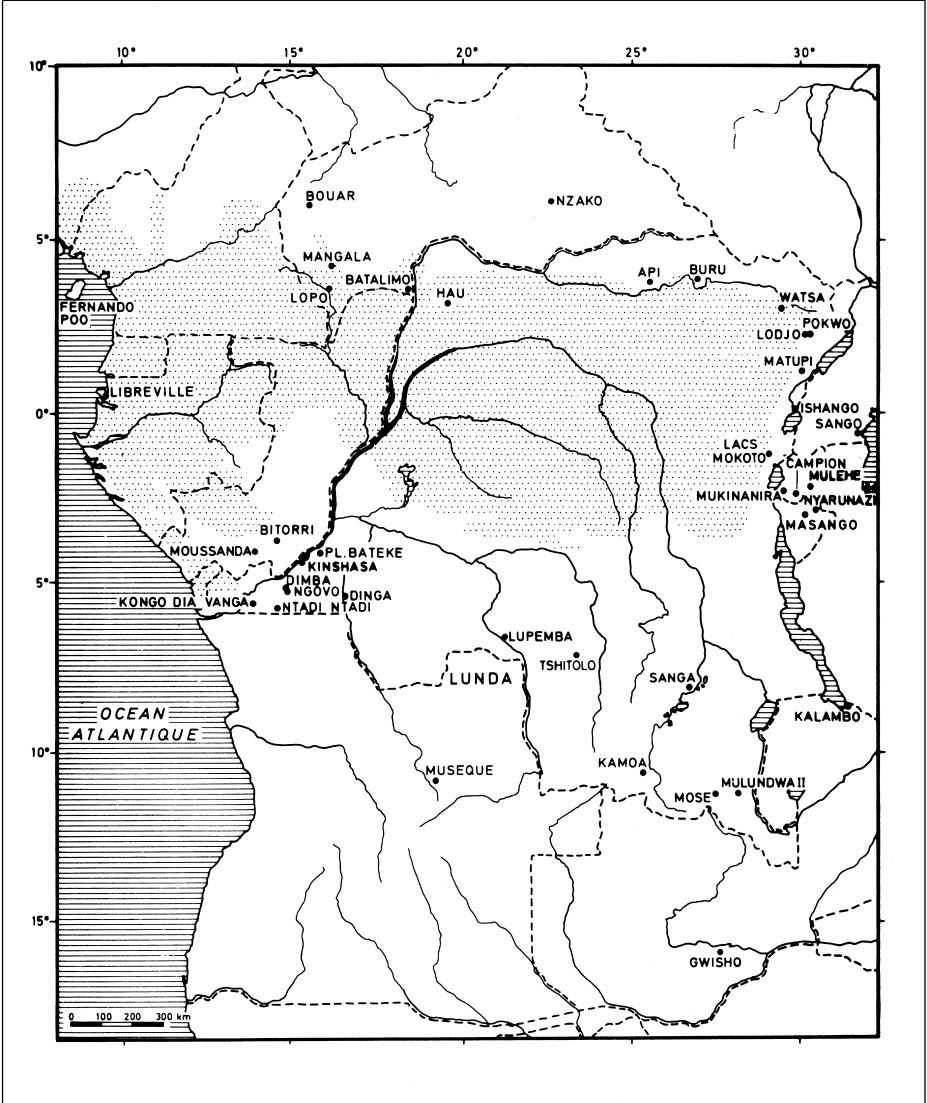


Fig. 2. Carte de l'Afrique centrale avec les noms des lieux cités dans le texte.

Cadre géographique

Les grands traits de la morphologie de l'immense région appelée « Afrique centrale » sont le résultat d'une série de mouvements tectoniques qui avaient déjà commencé au début du Tertiaire et qui, probablement, ne sont pas encore achevés.

La cuvette centrale, dont l'altitude n'excède pas 500 m, est entourée d'une ceinture de plateaux, de reliefs de côtes ou de montagnes, formés sur les couches géologiques recouvrant le socle précambrien cristallin. Celui-ci affleure à la périphérie; il est très accidenté, notamment au Kivu où il a été soulevé, parfois au dessus de 3000 m, et fortement recoupé par l'érosion. Des reliefs très élevés surmontent le socle localement: les plateaux basaltiques (c. 3000 m) de la rive sud-est du lac Kivu et de l'Adamaoua (c. 2500 m), les appareils volcaniques dans la région des Virunga (c. 4500 m), le horst du Ruwenzori (5119 m) et le plateau de l'Huambo (c. 2600 m). Les mouvements tectoniques qui ont affecté les hautes régions ont provoqué la formation de grabens: le fossé situé à l'est de l'Afrique centrale et le « trou » de la Bénoué.

Excepté pour la région côtière au sud de l'Angola et dans le bassin du Cubango-Zambèze, l'Afrique centrale jouit de précipitations abondantes. Dans la cuvette, les chutes de pluie sont régulières toute l'année: elles représentent plus de 1700 mm d'eau par an. Sur les côtes du Gabon, du Rio Muni et du Cameroun, elles peuvent atteindre 4000 mm. Ailleurs, dans les régions où existe une saison sèche (3 à 7 mois), les précipitations atteignent encore de 800 à 1200 mm.

En Afrique centrale, la forêt dense humide, qui se développe sous régime pluvial élevé entre 5° N et 4° S, couvre la cuvette du Zaïre, la majeure partie de la République populaire du Congo, le Gabon, le Rio Muni et le sud du Cameroun. A l'est, cette forêt passe, par des formations de transition, aux forêts denses de montagne qui occupent, entre 2° N et 8° S, les crêtes et les versants fort arrosés de l'est zaïrois, du Rwanda et du Burundi. Aux endroits où elle est exploitée, la forêt dense donne naissance à des recrues forestiers et à des forêts secondaires.

Des forêts denses semi-décimées, souvent fort dégradées, qui peuvent subir une saison sèche de deux à trois mois, bordent la forêt équatoriale. Au nord, elles constituent une frange peu étendue en latitude allant du Cameroun au lac Victoria en passant par le sud du Centrafrique et l'Entre-Bomu-Uélé. Au sud, elles forment avec des savanes d'origine anthropique une mosaïque végétale couvrant une partie de la République populaire du Congo, le Bas-Zaïre, les régions basses du Kwango, le Kasai-Sankuru et le Lomami.

Disposées en arc de cercle autour de la zone des forêts denses guinéennes, les forêts claires et les savanes soudano-zambéziennes couvrent des régions où la saison sèche peut atteindre 7 mois: le centre du Cameroun, le Centrafrique, le Soudan méridional, l'est du Rwanda et du Burundi, le Shaba au Zaïre, la Zambie et l'Angola.

De vastes dépressions marécageuses se rencontrent le long des fleuves notamment sur le cours du Nil Blanc au sud du Soudan, dans la cuvette et dans la dépression de l'Upemba au Zaïre, dans le bassin du Zambèze en Angola et en Zambie.

Évolution de l'environnement

La reconstitution de l'environnement de l'homme préhistorique est devenue un élément important des recherches archéologiques. C'est en Afrique de l'Est que les premières études furent entreprises dans ce domaine. Divers chercheurs, comme E.J. Wayland (1929, 1934), P.E. Kent (1942) et E. Nilson (1940, 1949), avaient observé dans le Quaternaire des alternances de périodes humides (pluviaux) et de périodes sèches (interpluviaux).

Les pluviaux étaient considérés comme contemporains des glaciations de l'hémisphère Nord et furent appelés, du plus ancien au plus récent: Kaguérien, Kamasien et Gamblien. Deux phases humides du début de l'Holocène furent reconnues ensuite: le Makalien et le Nukurien. L.S.B. Leakey (1949), J.D. Clark (1962, 1963) et d'autres tentaient ensuite d'étendre à d'autres parties de l'Afrique ces noms, qui avaient acquis une signification stratigraphique concrète en Afrique de l'Est. En réaction, des auteurs comme T.P. O'Brien (1939), H.B.S. Cooke (1958), R.F. Flint (1959), F.E. Zeuner (1959) et W.W. Bishop (1965) ont émis des réserves sur la généralisation de la théorie: les recherches effectuées en Afrique centrale ont montré que des décalages importants existent entre les phases pluviales des deux régions.

J. de Ploey (1963) reconnut le premier en Afrique centrale l'existence, au Pléistocène supérieur, d'une période semi-aride, contemporaine, au moins en grande partie, de la glaciation würmienne en Europe. Cette phase sèche a été retrouvée au Shaba par différents auteurs (J. Alexandre, S. Alexandre, 1965; J. Moeyersons, 1975). Une oscillation plus humide vers 6000 BP a été trouvée par J. de Ploey (1963) au Bas-Zaïre, à Mose au Shaba (Alexandre, communication personnelle) et à Moussanda au Congo (Delibrias *et al.*, 1974, 47). Les études à la Kamoia ont montré que cette pulsation était précédée par une autre oscillation humide entre 12000 BP et 8000 BP, séparée de l'oscillation vers 6000 BP par une courte phase d'érosion, liée à une reprise de la sécheresse. L'oscillation humide entre 12000 BP et 8000 BP est contemporaine de l'extension des lacs en Afrique de l'Est, trouvée par K.W. Butzer *et al.* (1972). Les études de J. de Ploey (1963, 1965, 1968, 1969) au Bas-Zaïre et de J. Moeyersons (1975) à la Kamoia indiquent que les périodes plus sèches étaient caractérisées par une intensification des processus morphogénétiques. Ainsi, dans la région de Kinshasa, durant le Léopoldvillien, les collines furent fortement dénudées avec comme résultat une sédimentation importante dans la plaine. De même, à la Kamoia, cette période a vu une évolution très forte des versants sous forme d'un rétrécissement des bords des vallées. Tout cela confirme l'opinion de H. Rhodenburg (1970) sur l'alternance de phases morphodynamiques identifiées avec les périodes sèches, et de phases stables, humides.

L'évolution de l'environnement en Afrique centrale a donc été fortement marquée par les conditions climatiques des cinquante derniers millénaires. Les études relatives aux formations végétales actuelles et à leur équilibre avec le climat ainsi que les analyses palynologiques de divers sites ont permis la reconstitution du couvert végétal ancien et des conditions climatiques qui l'ont façonné.

C'est surtout dans les régions montagneuses de l'Est que l'on perçoit le mieux les changements de climat par suite du déplacement des étages de végétation. Les diagrammes polliniques des tourbières d'altitude reflètent une succession de flores froides, de flores chaudes et humides, de flores sèches. C'est le cas notamment au site de Kalambo Falls situé à 1200 m d'altitude en Zambie. J.D. Clark et E.M. van Zinderen-Bakker (1964) y ont décelé une longue phase xérique entre 55000 BP et 10000 BP avec deux oscillations humides vers 43000 BP et 28000 BP, ainsi que le début d'une phase humide plus importante vers 10000 BP. Pendant les périodes arides, la température a sensiblement baissé dans les hautes régions entourant le graben, ce que J.A. Coetzee et F.M. van Zinderen-Bakker (1970) avaient déjà signalé au Mont Kenya où ils ont mis en évidence la « Mount Kenya glaciation » entre 26000 BP et 14000 BP.

J.D. Clark et E.M. van Zinderen-Bakker (1962) ont également étudié l'évolution du couvert végétal dans la région de Lunda. Une forêt claire sèche à *Brachystegia* a occupé la région entre 40000 BP et 10000 BP, puis a fait place à une forêt plus fermée pendant la phase humide de 10000 BP à 5000 BP. D'après l'étude palynologique du site de la Kamoia faite par E. Roche (1975), en complément de l'étude géomorphologique de J. Moeyersons (1975), il semble qu'une période sèche ait existé depuis l'Acheuléen final jusqu'à 15000 BP. On observe l'évolution progressive d'une savane steppique vers la forêt claire puis l'installation d'une forêt plus dense avec extension des galeries forestières consécutive à l'humidification du climat à partir de 12000 BP.

Selon M. Streel (1963), les forêts claires xériques et les savanes à *Acacias* auraient connu une grande extension entre 50000 BP et 20000 BP. Cette extension qui se serait produite à partir des régions zambéziennes a eu pour effet de repousser la forêt dense vers la cuvette. Pour P. Duvigneaud (1958), le Shaba peut être considéré comme un carrefour où la végétation est le reflet de diverses influences : guinéo-congolaise, zambézienne et afro-orientale.

Se fondant sur la théorie de la mobilité de l'équateur thermique émise par Milankovitch, A. Schmitz (1971) estime qu'un déplacement de celui-ci de 8° vers le sud durant une phase chaude et humide qui se situerait entre 12000 et 5000 BP, a eu pour effet un développement important de la forêt dense. Celle-ci se serait étendue à tout le Zaïre et même à une partie de l'Angola comme l'atteste la présence de lambeaux de forêt dense plus sèche dans les forêts claires actuelles. Les forêts étaient aussi plus étendues vers le nord et couvraient la majeure partie du Cameroun et du Centrafrique.

Pendant cette période humide, des forêts claires et des savanes ont subsisté dans les stations qui leur étaient favorables : sur les plateaux et les

sols pauvres. Il est vraisemblable que les plateaux du Zaïre méridional et de l'Angola n'ont jamais connu de végétation réellement fermée et que c'est à partir de là que la forêt claire a pu reprendre de l'extension lorsque le climat s'est asséché après 5000 BP. Mais A. Schmitz (1971) croit que c'est surtout une action anthropique qui, dans le dernier millénaire, a provoqué le recul de la forêt dense.

En conclusion, l'Afrique centrale a connu, de 50000 BP à 10000 BP, une longue phase xérique contemporaine de la glaciation würmienne, tandis que la phase humide débutant vers 12000 BP correspondrait aux oscillations climatiques marquant le début de l'Holocène. Pendant cette longue période sèche, probablement interrompue par une pulsation humide vers 28000 BP, les processus morphodynamiques étaient importants et la forêt claire a connu une large extension. Avec la période humide du début de l'Holocène, la forêt dense s'est étendue sur la majeure partie de l'Afrique centrale et son recul actuel est dû à une action humaine.

Peuplement de l'Afrique centrale

En l'absence d'ossements humains on admet généralement que la première manifestation de la présence de l'homme est constituée par des galets fracturés nommés « galets aménagés ». Ceux-ci sont comparables aux artefacts de l'Oldowayen du site éponyme d'Olduvai en Tanzanie. On découvre des objets semblables un peu partout en Afrique centrale: au Zaïre dans le bassin du Kasai, et au Shaba, au Cameroun, au Gabon, au Congo, en Centrafrique et au nord-est de l'Angola où on les rencontre dans les alluvions. Mais il n'est pas toujours facile de savoir qui, de l'homme ou de la nature, a fracturé ces galets. Il nous semble inexact, comme on l'a souvent fait, de considérer tous les galets qui indubitablement portent les marques d'une taille intentionnelle comme des outils, alors qu'en majorité ils s'avèrent plutôt être des nucléus dont on a enlevé des éclats. C'est ceux-ci qui ont été utilisés soit tels quels comme outils à tout faire, soit aménagés et employés en guise de racloirs et de grattoirs.

Aucun habitat remontant à cette époque n'a jusqu'à présent été repéré. Il nous manque également les artefacts en bois et os qui ont dû représenter une part assez importante de l'outillage. On peut imaginer que les galets aménagés sont l'œuvre d'*Australopithèques* ou d'*Homo habilis* qui, selon des observations faites ailleurs en Afrique, menaient sans doute une vie de nécrophages. La vie sociale devait cependant s'organiser dès ce moment. Les débuts de cette période de l'histoire humaine remontent au-delà de 2 000 000 d'années, et elle s'est poursuivie jusqu'aux alentours de 500 000 ans.

Mais ce n'est qu'avec l'outillage acheuléen que nous avons la première preuve indiscutable d'une présence humaine en Afrique centrale. Son stade le plus vieux, l'Acheuléen inférieur, n'est connu que dans la région de Lunda (Clark, 1968). L'Acheuléen supérieur, rencontré généralement en milieux arides, a été retrouvé en différents points de la périphérie de la cuvette

centrale; J.D. Clark l'a décrit en Angola, J. Nenquin au Rwanda et au Burundi et R. de Bayle des Hermens en Centrafrique. Kalambo en Zambie et Kamoia au Zaïre en constituent les meilleurs sites de référence.

L'Acheuléen est caractérisé par des bifaces et des hachereaux, qui ont fait l'objet de plusieurs tentatives de classification morphologique (Cahen, Martin, 1972). Certains auteurs ont voulu voir une transformation d'un stade archaïque vers un stade plus évolué et ont établi une succession d'Acheuléen de I à V, mais ces différences typologiques n'ont pas toujours une grande signification chronologique. Comme son nom l'indique, le biface est un artefact taillé sur ses deux faces à partir d'un galet ou d'un grand éclat. Caractérisé par une pointe plus ou moins dégagée, sa base est presque toujours arrondie. Avec le biface on rencontre un autre outil très caractéristique, le hachereau, qui se termine, lui, par un tranchant. A côté de ces outils, on rencontre des artefacts moins caractéristiques tels que trièdres, pics, couteaux, sphéroïdes et divers petits outils. Si les trouvailles acheuléennes abondent, les sites où cette industrie peut être considérée comme étant archéologiquement en place, ou même représentée d'une façon homogène, restent rares. Un des seuls endroits où l'Acheuléen a été trouvé en stratigraphie se situe en bordure de la rivière Kamoia au Shaba (Cahen, 1975). Ce site très vaste s'étend sur plusieurs hectares. Les chasseurs-récolteurs qui l'habitaient y ont laissé leurs outils ainsi que les déchets de fabrication de ceux-ci. On peut donc considérer que nous avons à faire à une sorte d'atelier-habitat. Vu l'homogénéité de l'industrie dans lequel on ne distingue pas d'évolution, on peut penser qu'il s'agit d'une accumulation d'occupations saisonnières. La matière première était ramenée d'un endroit à 1,5 km du site, où l'on retrouve d'énormes nucléus dormants. Les éclats étaient transportés au site où le débitage et la finition des outils devaient avoir lieu. L'Acheuléen évolué ou final de la Kamoia est analogue aux industries qu'on retrouve au Sahara et en Afrique du Sud. La date de 60 000 BP proposée doit être considérée comme un terminus *ante quem*; la date réelle devant, selon nous, être beaucoup plus ancienne.

D'après des trouvailles faites dans d'autres régions d'Afrique, nous savons qu'il faut attribuer cette industrie à l'*Homo erectus*. Pour sa subsistance quotidienne, cet hominien devait dépendre de la chasse et de la cueillette. On suppose que la vie sociale continuait à se développer et que l'homme avait acquis la maîtrise du feu.

Évolution technologique et adaptation

Après l'Acheuléen, nous distinguons plusieurs régions dont les industries, bien qu'assez différentes, donnent néanmoins l'impression d'une certaine unité. Considérons d'une manière générale une partie occidentale et une partie orientale qui elle-même peut se séparer en deux, bien que le manque de données pour le nord et le sud de l'aire envisagée ici rende largement

Ce tableau reprend les noms des industries selon les datations au carbone 14 existantes, l'évolution du milieu et de la flore.

B.P.	REGION OCCIDENTALE				REGION SHABA-LAC TANGANYIKA		REGION INTER-LACUSTRE	EVOLUTION DU MILIEU	FLORE
	PLAINE DE KINSHASA	GOMBE	DIMBA BITORRI MOUSSANDA	REGION DE LUNDA	KALAMBO	KAMO MOSE	MATUPI		
1000			NEOLITHIQUE					EVOLUTION VERS CLIMAT ACTUEL	★
2000	TSHITOLIEN	NDOLIE ?		TSHITOLIEN SUPERIEUR	KAPOSWA (A.P.R.)	AGE DE LA PIERRE RECENT		PULSATION HUMIDE ? REPRISE D'EROSION - DESSECHEMENT ? OSCILLATION HUMIDE. PENTES STABLES, FORMATION DE MINCES PALEOSOLS, EXTENSION DES LACS.	
3000	TARDIF								
4000	TSHITOLIEN	NDOLIE ?	TSHITOLIEN SUPERIEUR	TSHITOLIEN SUPERIEUR					
5000	TARDIF								
6000	TSHITOLIEN		TSHITOLIEN MOYEN	TSHITOLIEN					
7000	TARDIF								
8000		DJOKOCIE ?							
9000	TSHITOLIEN								
10000									
11000	LUEMBIEN MOYEN			LUEMBO-TSHITOLIEN	POLONGU (TRANSIT.)				
12000	EVOLUANT								
13000	MOYEN			TSHITOL. INF.		INDUSTRIE DE TRANSITION			
14000	LUEMBIEN MOYEN	DJOKOCIE ?		LUEMBIEN FINAL OU LUEMBO-TSHITOLIEN					
15000									
16000									
17000									
18000									
19000									
20000									
21000			LUEMBIEN SUPERIEUR			AGE DE LA PIERRE MOYEN			
22000			LUEMBO-TSHITOLIEN ?						
23000									
24000									
25000									
26000									
27000	STANLEY POOL I ET LUEMBIEN ANCIEN	KALINIEN							
28000									
29000									
30000									
31000	STANLEY POOL I ET LUEMBIEN				NAKISASA (LUEMB.)				
32000									
33000									
34000									
35000									
36000									
37000									
38000									
39000									
40000				LUEMBIEN INFERIEUR					
41000									
42000									
43000									
44000									
45000									
46000		KALINIEN							
47000									
48000									
49000									
50000									
51000									
52000									
53000									
54000									
55000									
56000									
57000									
58000									
59000									
60000									
- DATE ANTE QUEM POUR L'ACHEULEEN									
● Datation par le carbone 14									

★ Action anthropique : régression de la forêt dense, extension des forêts claires et des savanes.

conjecturales ces subdivisions. Dans la partie occidentale qui s'étend de l'Angola jusqu'au Gabon, la région la mieux étudiée englobe le Bas-Zaïre, Kinshasa, la région du Lunda, le Kwango et le Kasai, c'est-à-dire le sud-ouest du bassin du Zaïre. La partie orientale couvre la région interlacustre et la région Shaba-lac Tanganyika.

Dans la partie occidentale, on croit reconnaître une série d'industries qui ont été généralement décrites comme une succession typologico-chronologique: le Sangoen, suivi du Lupembien, suivi lui-même du Tshitoliien. Le Sangoen représenterait le passage entre l'Acheuléen et le Lupembien et se situerait dans la première période intermédiaire, le Lupembien constituant le Middle Stone Age tandis que le Lupembo-Tshitoliien constituerait la deuxième période intermédiaire. Il aboutirait finalement au Tshitoliien qui serait lui contemporain du Late Stone Age de l'Afrique orientale et australe. Comme si elles prolongeaient la technique acheuléenne, toutes ces industries sont caractérisées par la technique de taille bifaciale, tandis que la technique Levallois y reste rare.

La partie orientale de l'Afrique centrale montre un mélange plus complexe d'industries. Elles sont comparables à celles de la partie occidentale mais la taille bifaciale n'y est pas tellement abondante. En revanche, les techniques de débitage dites moustériennes et Levallois sont très développées, les lames et éclats laminaires nombreux. Dès la deuxième période de transition, on voit ici intervenir des changements très profonds et la tradition s'interrompt définitivement pour faire place à des industries microlithiques qui semblent n'avoir aucun lien avec les industries antérieures. Assez caractéristiques, les industries de type Sangoen et Lupembien de ces régions permettent d'y déceler deux aires différentes: l'une qui couvrirait la partie septentrionale, c'est-à-dire la région interlacustre, est caractérisée par des bifaces foliacés, lancéolés et des poignards; l'autre, couvrant la partie sud, c'est-à-dire la région du Shaba et les bords du lac Tanganyika, est caractérisée par l'absence de « pointes » et par la présence d'outils bifaces de type ciseau ou gouge qui curieusement font pratiquement défaut dans la région interlacustre. Cela illustre bien l'absurdité de la distinction entre industries de forêt et de savane. D'ailleurs, à cette époque, aucune région ne semble avoir été plus boisée qu'une autre. Au contraire, le climat devait être nettement plus sec qu'aujourd'hui; ce n'est que vers la fin de cette période que la forêt prendra de l'extension. Le site de Masango reflète bien le caractère des industries de cette région. On y voit toute une gamme de pointes bifaces à côté d'éléments grossiers comme des pics. L'élément Levallois y est très bien représenté (Cahen, Haesaerts, van Noten, 1972). Une séquence d'industries lithiques allant du Sangoen jusqu'au Late Stone Age aurait été découverte à Sanga, mais n'a pas encore été étudiée en détail (Nenquin, 1958).

Examinons maintenant la région occidentale de plus près. Ses industries groupent toute la gamme des éléments qu'on a rencontrés dans les régions orientales, ce qui leur confère une plus grande variété typologique correspondant mieux à l'idée que l'on se fait généralement du Sangoen et du Lupembien. On y rencontre des pics grossiers qui, déjà présents à

l'Acheuléen, persistent même jusqu'au Tshitolien. Cet artefact, considéré comme le fossile directeur du Sangoen, n'a donc pas en fait de signification chronologique. Mais on trouve aussi associé un outillage très élaboré dont de belles pointes de lances foliacées et de longs poignards. Ensuite, on voit également apparaître des pointes de flèches prouvant que l'homme avait découvert l'usage de l'arc.

L'*Homo sapiens* semble être responsable de ces adaptations bien qu'on n'en ait pas retrouvé jusqu'à présent de restes. Les sites où l'on trouve plusieurs niveaux en stratigraphie sont rares. C'est à la pointe de la Gombe que J. Colette découvrit la première succession de ces industries d'Afrique centrale. Il a mis en évidence quatre industries: le Kalinien, le Djokocien, le Ndolien et le Léopoldien, suivies de traces de l'âge du fer. Le Premier Congrès Panafricain de préhistoire réuni à Nairobi en 1947 n'a pas tenu compte des noms des industries définies par J. Colette et a adopté les termes de Sangoen et de Lupembien qui ne reposaient sur aucune base archéologique sérieuse. Ces nouveaux venus sont entrés dans la littérature et ont été employés sans discernement non seulement en Afrique centrale mais même bien au-delà de ses limites. La pointe de Gombe, seul site connu où l'on pouvait espérer établir une chronologie, a été refouillée par D. Cahen en 1973 et 1974 (Cahen, 1976) afin de préciser et de dater la séquence qu'avait découverte J. Colette. Mises à part quelques pièces qui évoquent l'Acheuléen, la séquence commence avec le Kalinien qui est caractérisé par des pics grossiers sur galet ou éclat, des raclours massifs, des gros denticulés et des rabots de grandes dimensions. On trouve aussi des bifaces lancéolés, des raclours convergents ainsi que des outils bifaces ou unifaces étroits à bords plus ou moins parallèles. A cet ensemble s'ajoutent de nombreuses armatures à tranchant transversal sur éclat (petits tranchets) et des nucléus circulaires de type « moustérien ». Le débitage comporte des éclats d'allure Levallois et quelques mauvaises lames. Les gros éléments évoquent le Sangoen tandis que les outils fins rappellent le Lupembien et même le Tshitolien. Le niveau suivant, le Djokocien, est surtout caractérisé par des pointes de flèche pédonculées ou foliacées souvent retouchées par pression; le débitage est le même qu'au Kalinien. Le Djokocien évoque le Lupembien récent de la plaine de Kinshasa (Moorsel, 1968), le Lupembo-Tshitolien, voire le Tshitolien ancien ainsi que le définissaient G. Mortelmans (1962) et J.D. Clark (1963). Le troisième niveau, le Ndolien, n'est présent que sous forme de petites concentrations. Les petites pointes de flèche foliacées en sont typiques; le débitage bipolaire était pratiqué sur place, ce qui explique la présence des « pièces esquillées ». Cette industrie est à rapprocher du Tshitolien tardif (Moorsel, 1968; Cahen, Mortelmans, 1973).

Une des dates obtenues pour le Kalinien coïncide avec l'âge du Sangoen (Clark, 1969, 236). Une autre avec les phases anciennes du Lupembien (Clark, 1963, 18-19; Moorsel, 1968, 221). Les dates obtenues pour des échantillons du niveau Djokocien ne diffèrent guère des dates calculées ailleurs pour des industries analogues. Parmi les dates associées au Ndolien, l'une correspond aux dates du Tshitolien tardif, obtenues précédemment dans la plaine de Kinshasa et dans la région de Lunda.

D'une façon générale, on peut dire que les industries trouvées en stratigraphie à la Lunda, à Gombe et dans la plaine de Kinshasa sont comparables typologiquement et coïncident bien chronologiquement. Le Sangoen-Lupembien inférieur se situerait entre 45 000 et 26 000 BP; Le Lupembien inférieur irait, lui, de 10 000 à 7 000 BP, et le Tshitoliien supérieur de 6 000 à 4 000 ou 3 500 BP (cf. tableau).

Une tranchée de prospection fouillée par P. de Maret à la grotte de Dimba a produit une succession de 15 couches archéologiques et une date de $20\,000 \pm 650$ BP pour une industrie du type Lupembien supérieur ou Lupembo-Tshitoliien. Il semble qu'une date d'environ 25 000 BP réduirait le hiatus signalé par D. Cahen (1977), qui existe dans les datations entre 27 000 BP et 15 000 BP.

La grotte de Hau, seul site qui se trouvait peut-être en forêt équatoriale pendant son occupation et où F. van Noten avait repéré une industrie «Lupembienne» suivie d'un «Late Stone Age», n'a pas produit de datations au radiocarbone acceptables.

J.P. Emphoux (1970) a fouillé en 1966 la grotte de Bitorri et y a relevé vingt niveaux d'occupation de l'âge de la pierre. Un niveau a livré une date au radiocarbone, de 3930 ± 200 BP; un niveau inférieur a donné une date de 4030 ± 200 BP. Le matériel lithique qui n'évolue pas d'un niveau à l'autre peut être considéré comme formant une unité typologique dont l'industrie fait penser au Tshitoliien supérieur. Le même chercheur a daté de 6600 ± 130 BP un niveau Tshitoliien moyen à Moussanda (Delibrias *et al.*, 1974, 47).

Au Gabon, des industries dites lupembiennes ont été repérées à plusieurs reprises (Blankoff, 1965; Hadjigeorgiou, Pommeret, 1965; Farinne, 1965).

Chasseurs-récolteurs spécialisés

A un moment donné, probablement entre 50 000 BP et 40 000 BP, on voit apparaître des microlithes géométriques: segments de cercle, triangles, rectangles et trapèzes. Les plus caractéristiques semblent être les segments, bien qu'en Afrique du Sud ceux-ci soient déjà présents à la fin du Middle Stone Age où ils étaient probablement employés comme barbillons à la base de pointes de lances¹. Au Late Stone Age, en revanche, ces microlithes servaient seuls, comme armatures de flèches, de lances, de harpons, de couteaux ou de ciseaux.

Comme à la période précédente, la région étudiée peut être partagée en deux zones distinctes. Dans la partie occidentale qui couvre le nord de l'Angola, le Kasai, le Kwango, le Bas-Zaïre et la République populaire du Congo, on observe la persistance de la tradition dite lupembienne, comme si le Lupembien, évoluant sur place, avait donné naissance au Tshitoliien. Les microlithes géométriques deviennent nombreux, mais ils ne dominent pas de la même façon que dans la partie orientale où ils représentent l'élément

1. F. CARTER, communication personnelle.

essentiel de l'outillage. S. Miller (1972) qui a passé en revue le Tshitoliien et a résumé les travaux antérieurs, définit cette industrie par la présence d'outils bifaciaux du type pic-ciseaux, de pointes foliacées, de pointes pédonculées, de petits tranchets et de microlithes géométriques. La région de Lunda aurait livré une industrie regroupant tous ces éléments bien qu'ils soient généralement représentés de manière incomplète dans les différents sites. On distingue ainsi un faciès de vallée avec abondance de petits tranchets, comme à Dinga, et un faciès de plateau où l'armature était principalement constituée par des pointes pédonculées (Bequaert, 1952). Un site du plateau Bateke, où G. Mortelmans avait pratiqué une fouille de sauvetage en 1959 (Cahen, Mortelmans, 1975), a produit une industrie dite « complète » comme celle décrite dans la région de Lunda. Le grès polymorphe qui est pratiquement le seul matériau à avoir été utilisé dans l'outillage découvert, provient de gisements dont les plus proches sont à une dizaine de kilomètres du site. Cette industrie se caractérise par une grande proportion d'éclats et de déchets de taille (96,1%), quelques nucléus (1,4%) et quelques instruments (2,4%). A côté de pointes de flèche foliacées et pédonculées, on a retrouvé un grand nombre de microlithes géométriques et un grand éclat avec un tranchant poli. La majorité des nucléus sont du type circulaire ou lamellaire; on remarque aussi de nombreux petits nucléus, totalement épuisés. Le débitage dont la masse est composée des déchets de retouche, montre quelques éclats Levallois, des lames et des lamelles. Ce sont là les caractéristiques d'un Tshitoliien tardif. Ce site semble bien avoir été un campement de chasse, car si le plateau Bateke est nettement steppique il est recoupé par des galeries forestières qui devaient attirer l'homme préhistorique à la recherche de gibier. Si la matière première utilisée était apportée, bon nombre d'outils ont dû être taillés sur place et l'on peut concevoir que le latex et le copal retrouvés en fouille ont servi de mastic pour fixer les microlithes aux hampes de lances et aux flèches. Les racloirs, ciseaux et hachettes étaient certainement employés à fabriquer des outils composites dans lesquels tranchants transversaux et pointes de flèches pédonculées bifaces trouvaient leur place.

La région de Lunda étudiée par J.D. Clark a produit un Tshitoliien qui se situerait entre 13000 et 4500 BP (Clark, 1963, 18-19), mais cette industrie aurait continué jusqu'au début de notre ère (Clark, 1968, 125-149). Le Tshitoliien de la plaine de Kinshasa serait, lui, compris entre 9700 et 5700 BP (Moorsel, 1968, 221).

On peut se demander ici à quoi correspondent les faciès reconnus dans le Tshitoliien. S'agit-il d'adaptations à des milieux variés et, par exemple, d'une spécialisation des techniques de chasse, ou s'agit-il de différences uniquement « culturelles » ?

Dans la partie orientale, au pourtour de la forêt équatoriale, du Centrafrique jusqu'au Shaba, on trouve des industries dites du Late Stone Age. Les plus vieilles de ces industries sont typologiquement non diversifiées, car ce n'est que plus tard qu'on voit apparaître un outillage plus spécialisé. C'est ce qui a été observé dans la grotte de Matupi où deux campagnes de fouilles successives, en 1973 et 1974, ont révélé les vestiges d'une très longue

occupation humaine, commencée bien avant 40 000 BP et perdurant sans hiatus perceptible jusqu'à 3000 BP (van Noten, 1977). Le matériel étudié jusqu'à présent vient d'un seul mètre carré qui a livré 8045 artefacts; il est taillé presque exclusivement sur quartz par un procédé caractéristique des industries purement microlithiques: la technique bipolaire. Les déchets de débitage représentent 90%, l'outillage proprement dit n'intervient que pour 5,4% à quoi il faut ajouter les pièces portant des traces d'utilisation sans pour autant être des outils « mis en forme » et qui représentent 5%. L'industrie est typiquement microlithique, la longueur maximale des éclats se situant vers 17,7 mm. Tout l'outillage proprement dit consiste dans l'ordre de leur fréquence en coches, grattoirs, perçoirs, burins, éclats et lamelles à bord abattu, éclats retouchés, pièces tronquées et quelques microlithes géométriques (segments, demi-cercles, triangles). L'outillage macrolithique fait sur quartzite, grès ou schistes, consiste en meules, broyeurs, enclumes, percuteurs, racloirs concaves et quelques ciseaux. Un fragment de pierre trouée décorée d'incisions a été daté d'environ 20 000 BP². Les restes osseux de la faune sont bien conservés; ils indiqueraient un environnement plus sec qu'aujourd'hui. Les occupants de la grotte chassaient, en ordre décroissant, des bovidés (antilopes et buffles), des damans, des rongeurs (surtout thryonomyidés), des suidés et en plus faible proportion des cercopithécidés et des porcs-épics. Située aujourd'hui en forêt équatoriale, cette caverne devait, pendant presque toute son occupation, se trouver en savane, mais non loin de forêts-galeries comme l'indiquent les analyses palynologiques. Elle a été occupée d'une façon ininterrompue pendant que l'industrie très peu caractéristique du début se transformait en une industrie plus classique qui livre des microlithes géométriques, de rares outils en os, de l'hématite rouge qui était employée comme colorant et des rondelles d'enfilage en test d'œuf d'autruche. Vu la pauvreté en outils susceptibles de servir d'instruments ou d'armes, surtout dans les couches anciennes, nous pensons que l'outillage devait dans une très large mesure être en bois, comme nous l'avons observé à Gwisho (Fagan, van Noten, 1972).

Les fouilles à Ishango entreprises par J. de Heinzelin en 1950 ont révélé trois industries microlithiques (Heinzelin, 1957). Si la plus ancienne n'a pas de microlithes géométriques, la suivante en a davantage, et dans la plus jeune ils sont abondants. Le caractère typologique est généralement très fruste, le débitage associe toutes les techniques et se laisse guider par la nature du très mauvais quartz qui sert de matière première. Ces éléments rappellent incontestablement l'évolution observée à Matupi. Ishango a livré une série de harpons qui ont dû être employés pour la pêche et la chasse, et qui montrent une nette évolution, allant d'exemplaires à deux rangées de barbelures dans les couches inférieures, à des exemples à une seule rangée dans les niveaux plus jeunes. Un bâtonnet en os décoré de stries et qui sert de manche à un éclat en quartz est une des trouvailles les plus spectaculaires. L'industrie d'Ishango a été datée de 21 000 ± 500 BP, ce qui avait paru trop

2. Connues aussi sous le nom de « Kwé », les pierres trouées qui font partie des industries du Late Stone Age, étaient probablement employées comme lest de bâtons à fouir.

vieux à l'époque de la publication de la monographie du site, mais vu les dates obtenues à Matupi, ce résultat semble aujourd'hui beaucoup moins improbable. Les habitants d'Ishango vivaient de la pêche et de la chasse, surtout celle de l'hippopotame et du topi mais aussi d'autres mammifères dont certains ont aujourd'hui disparu. Les oiseaux servaient également de gibier. Parmi les poissons, on retrouve surtout des silures, des cichlides et des protoptères. Les restes humains, découverts parmi les déchets de cuisine, furent étudiés par F. Twiesselmann (1958); ils montrent que le site était habité par une population dont les caractéristiques biométriques atypiques et frustes n'offrent pas de lien direct avec l'une ou l'autre population moderne.

A côté de ces industries purement microlithiques, on voit apparaître dans la région interlacustre ainsi qu'au Shaba et aux abords du lac Tanganyika des industries typologiquement intermédiaires entre un microlithisme pur et les industries typiques de la partie occidentale de l'Afrique centrale. On peut d'ailleurs concevoir que par leur caractère hétéroclite, ces industries continuent la tradition du Middle Stone Age décrite plus haut. J. Nenquin a dû inventer le nom de « Wilton/Tshitolién » pour décrire le Late Stone Age au Rwanda et au Burundi (Nenquin, 1967) où malheureusement très peu de sites ont été datés. On estime à 15 000-12 000 BP l'âge de l'industrie de transition de la Kamoia qui peut être rapprochée du Lupembo-Tshitolién de la partie occidentale. Au même site, le Late Stone Age qui est pauvre et peu caractéristique, est daté d'environ 6000 à 2000 BP (Cahen, 1975). Il semble donc bien que différentes traditions pouvaient subsister longtemps côte à côte; et effectivement, à côté d'industries à caractère mélangé, on en trouve d'autres purement microlithiques comme à Mukinanira (van Noten, Hiernaux, 1967) et aux lacs Mokoto (van Noten, 1968-a).

L'Afrique centrale n'a pas encore livré de site d'une richesse exceptionnelle qui permettrait une reconstitution détaillée du mode de vie de ces chasseurs dont l'existence devait être comparable à celle que mènent encore maintenant les San au Kalahari. Le site de Gwischo en Zambie donne un aperçu très complet de la vie au Late Stone Age au V^e millénaire BP. A côté d'outils polis, on eut la chance exceptionnelle d'y retrouver une grande quantité d'objets en bois et en os qui prouvent l'importance prise par le travail du bois même en savane claire (Fagan, van Noten, 1972).

Fin des âges de la pierre

L'abondance des outils polis dans certaines régions les a fait considérer comme l'indice d'un néolithique; mais nous avons vu qu'on rencontre de tels outils dès le Late Stone Age et qu'on les fabriquait et utilisait encore au XIX^e siècle dans la région de l'Uélé (van Noten, 1968). Aussi la découverte d'outils polis, en dehors de tout contexte archéologique, n'a-t-elle pas grande signification. La répartition de ces vestiges n'est cependant pas sans intérêt, car ces objets n'ont été signalés qu'à la périphérie de la cuvette centrale. A l'Est, de telles découvertes sont extrêmement rares;

tout au plus connaît-on au Burundi deux haches polies et une grotte avec des polissoirs (van Noten, 1969; Cahen, van Noten, 1970). Le nombre de trouvailles augmente un peu vers le Sud-Est où quelques haches polies ainsi que des polissoirs sont signalés au Shaba tandis qu'au Kasai, si l'on rencontre encore des polissoirs, les outils polis sont pratiquement absents (Celis, 1972).

En revanche, ces éléments représentent l'essentiel des découvertes archéologiques réalisées au nord de la grande forêt. Dans le bassin de l'Uélé et jusqu'en Ituri, on a recueilli plus de 400 outils dont de splendides haches en hématite soigneusement polies et de nombreux polissoirs. Une seule carte de répartition de ces outils avait pu être dressée jusqu'à présent (van Noten, 1968). Au moins partiellement, le « Néolithique Uélien » ne remonterait peut-être pas au delà du XVII^e siècle et appartient donc à l'âge du fer comme semblent l'indiquer des fouilles à Buru (F. et E. van Noten, 1974).

Plus à l'ouest, dans la région où l'Oubangui pénètre dans la forêt, une autre concentration de haches polies est observée. Beaucoup moins soignées que celles de l'Uélien, elles ne sont en général que très partiellement polies. Une prospection dans ces régions n'a pas permis de découvrir de pareils outils en contexte archéologique. Mais, de l'autre côté du fleuve, à Batalimo, en Centrafrique, R. de Bayle (1975) a découvert pour la première fois en fouille une hache à tranchant poli associée à une industrie non microlithique et à de la céramique. Celle-ci présente un fond plat et est généralement ornée d'un décor couvrant où se combinent cannelures, incisions et impressions, notamment au peigne. Datée par thermoluminescence, cette céramique ne serait pas antérieure au IV^e siècle de notre ère, ce qui paraît bien récent pour une telle industrie. Si d'autres haches polies isolées ont été recueillies en divers points du Centrafrique, il n'existe à notre connaissance pas un seul polissoir dans ces régions.

Avant d'aborder la dernière zone de concentration, il faut signaler qu'au large du Cameroun, sur l'île de Fernando Po, des haches polies associées à de la céramique ont été datées du VII^e siècle (Martin del Molino, 1965) et sont restées en usage jusqu'à une époque récente.

La dernière zone s'étend parallèlement à la côte atlantique depuis le Gabon jusqu'au nord-ouest de l'Angola. Les outils « néolithiques » qu'on trouve dans cette vaste aire sont généralement taillés, seul le tranchant étant poli.

Au Gabon les haches présentent des bords sinueux formant un tenon caractéristique (Pommeret, 1966). Un pot découvert à l'occasion de grands travaux contenait un fragment d'outil poli et du charbon de bois qui n'a malheureusement pas fait l'objet d'une datation (Pommeret, 1965). En République populaire du Congo comme en Angola (Martins, 1976), il ne s'agit que de trouvailles de surface. En revanche, à la pointe de la Gombe, J. Colette avait découvert une hache polie paraissant associée à de la céramique à fond plat (Bequaert, 1938); il en avait fait le « néolithique léopoldien », terme par lequel on désigna ensuite les nombreuses haches polies que l'on trouvait au Bas-Zaïre. Mortelmans (1959) recueillit en surface, à Congo dia Vanga, des haches polies, des quartz taillés atypiques et une céramique grossière à fond

plat. Cette même céramique se retrouve dans les grottes de Ntadi-ntadi, Dimba et Ngovo, associée dans ces deux derniers sites à des haches polies. A quatre reprises, du charbon de bois voisin a pu être daté des deux derniers siècles avant notre ère (Maret, 1977-a). Malheureusement il ne s'agit que de sondages trop limités pour permettre d'exclure définitivement l'appartenance de ces vestiges à l'âge du fer, d'autant que de nouvelles fouilles montrent que le Léopoldien de la pointe de la Gombe rentre peut-être dans l'âge du fer (Cahen, (1976). Mais ce site a connu d'importantes perturbations et il peut s'agir d'une simple contamination par les horizons supérieurs.

A Dimba et Ngovo, seul site où des ossements étaient conservés, l'analyse de la faune associée n'a pas permis jusqu'à présent de déceler la présence d'animaux domestiques. En l'absence d'autres données socio-économiques, il est prématuré d'y voir un véritable néolithique dont les responsables auraient utilisé des outils polis et de la céramique tout en pratiquant l'élevage ou l'agriculture. Il en est de même pour toutes les autres industries d'aspect néolithique récoltées à ce jour en Afrique centrale; nous ne connaissons ni leurs utilisateurs, ni leur époque, ni leur système économique. Récemment toutefois, on a émis l'hypothèse que certains des vestiges en question appartiendraient à un stade final de l'âge de la pierre auquel correspondraient peut-être les premières étapes de l'expansion des populations de langue bantou vers le dernier millénaire avant notre ère, c'est-à-dire avant qu'elles n'aient acquis la maîtrise du fer (Phillipson, 1976; Maret, 1977-b; van Noten, sous presse).

Il nous faut aussi mentionner ici les mégalithes découverts dans la région de Bouar; ils remonteraient au ^{ve} millénaire ou au ^{I^{er}} millénaire avant notre ère, mais il s'agit peut-être, déjà, d'une réutilisation (Bayle des Hermens, 1975). Par leurs dimensions, ces monuments paraissent devoir être le fait de populations sédentaires dont on peut supposer qu'elles avaient dépassé le stade de la chasse et de la cueillette. Mentionnons ici que le dallage mégalithique d'Api est un phénomène naturel et nullement un travail humain (van Noten, 1973), comme c'est le cas pour toutes les autres constructions dites mégalithiques connues jusqu'à présent au Zaïre.

Séquence idéalisée ?

Lors du Congrès Panafricain de Dakar en 1967, J.D. Clark avait essayé de mettre de l'ordre dans la nomenclature du bassin du Zaïre (Clark, 1971). En retraçant l'historique des différentes nomenclatures que l'on a utilisées pour désigner les industries post-acheuléennes de la région traitée ici, D. Cahen a clairement montré qu'il s'agit d'un extraordinaire imbroglio (Cahen, 1977).

Les fouilles récentes à Gombe ont permis de retrouver et de dater la séquence archéologique définie par J. Colette. Mais le remontage entre les pièces provenant de différentes profondeurs montre que le site a été très perturbé et que les industries ne sont pas homogènes (Cahen, 1976). Les objets ont bougé dans le sol comme des expériences en laboratoire l'ont

confirmé (Moeyersons, 1977). Il est donc possible que dans d'autres sites où les vestiges archéologiques sont déposés dans des sables Kalahari remaniés, comme au nord-est de l'Angola, au Bas-Zaïre, au Kasai, au Shaba et au Congo, des phénomènes similaires aient pu se produire (Cahen, Moeyersons, 1977). Nous ne savons toutefois pas dans quelle proportion les différentes industries ont été affectées par ces perturbations. D'autre part, on observe une convergence typologique et chronologique frappante entre les différents sites préhistoriques du bassin méridional du Zaïre et, dans une moindre mesure, de l'Afrique centrale. D. Cahen (1977) a proposé de regrouper ces ensembles préhistoriques convergents en un seul complexe industriel post-acheuléen de l'Afrique centrale, pour se rétrécir au cours du temps et se limiter finalement au sud-ouest du bassin du Zaïre.

Cet auteur estime en outre que tous les termes tels que Sangoen, Lupembien et Tshitolien ne correspondent à aucune réalité scientifiquement établie. Cependant, comme nous avons essayé de le montrer dans ce chapitre, il nous semble possible, après l'Acheuléen, de distinguer dans les industries lithiques des variantes régionales, et de suivre leur évolution. Pour schématiques et discutables que soient ces distinctions, elles reflètent une certaine réalité, réalité qui, certes, nous apparaît maintenant beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait d'abord supposé. C'est en raffinant notre taxonomie sur la base de nouvelles fouilles que nous rendrons le mieux compte de l'extraordinaire diversité présentée par l'Afrique centrale aux cours des âges de la pierre. La nomenclature existante peut, selon nous, être conservée comme un outil de travail provisoire.

Conclusion

Le passé de l'Afrique centrale est encore mal connu car ce n'est que très récemment que son étude a été entreprise d'une façon systématique; mais déjà l'archéologie enregistre ses premiers résultats. Ainsi, en l'espace de quelques années, le nombre de datations au carbone 14 a presque quintuplé (Maret, van Noten, Cahen, 1977) et l'on peut esquisser les premières synthèses (van Noten, en préparation).

Le but premier des nouvelles recherches était d'effectuer une série de fouilles couvrant des régions et des périodes différentes afin d'arriver dans un délai raisonnable à l'établissement du cadre chrono-stratigraphique général pour l'Afrique centrale. Ce projet ambitieux doit être provisoirement relégué au second plan: un site clé comme celui de Gombe a remis en question non seulement les nomenclatures existantes mais la validité même des observations stratigraphiques; et d'autres sites, comme Matupi, ont fourni de nouvelles industries dont les datations remettent en question leur insertion dans un vaste cadre où des « industries » et des « cultures » trouveraient une fois pour toute leur « place ».

Plus on découvre de sites nouveaux, plus il devient clair que chaque fois on trouve quelque chose d'original et d'inattendu. Cela correspond

assez bien à une de nos hypothèses de travail qui prévoyait une très grande diversité dans chacune des « industries » ou « cultures ». L'homme, face à un micro-environnement spécifique, a dû adapter son outillage à ce milieu. On se plaît à le voir, dans les limites de son territoire, mener une vie plus sédentaire que cette vie de nomadisme absolu que l'on prête trop souvent aux chasseurs-récolteurs. Loin de poursuivre inlassablement le gibier, ces populations doivent avoir développé une culture propre, synthèse harmonieuse entre l'environnement et leurs traditions ancestrales. Nous ne croyons pas à un déterminisme absolu du milieu. Dès que s'établit la balance mésologique, l'outillage peut rester inchangé pendant de très longues périodes. Sans doute répond-il alors pleinement aux exigences du milieu et de ses habitants; aussi longtemps qu'a persisté ce délicat équilibre rien n'a incité l'homme à évoluer rapidement.